

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 5

Artikel: L'attaque et la défense d'une position de campagne fortifiée [fin]
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE

D'UNE

position de campagne fortifiée.

(Fin).

La première partie de l'exercice, attaque et défense de l'Obere-Buchberg a offert peu d'intérêt. Trois compagnies et demie de carabiniers occupaient la colline; un peloton les passages du canal. Partant des hauteurs de Rieden-Gauen, où l'artillerie assaillante a pris position, la brigade rouge s'est portée tout entière à l'attaque par régiments accolés, chaque régiment ayant un bataillon déployé et deux en seconde ligne. Le défenseur n'oppose aucune résistance. L'artillerie de l'attaque, d'ailleurs gênée par un léger brouillard, n'ouvrit même pas le feu. Le soir, toutes les troupes de la défense se trouvaient sur la rive gauche du canal, les ponts ayant été rompus. L'assaillant commençait à garnir la digue de la rive droite.

C'est une question qui prête à discussion que de savoir si oui ou non il convient d'occuper l'Obere-Buchberg et, au cas affirmatif, quelle doit être l'importance de cette occupation.

Que l'on examine notre croquis de la livraison d'avril, ou mieux encore la carte au 1 : 100 000; on se rendra compte au premier coup d'œil des difficultés de la solution.

L'Obere-Buchberg est une position jetée en avant de la ligne des avant-postes de la défense et au-delà de l'obstacle qui trace cette ligne. De toutes parts, elle est dominée par le cirque des hauteurs d'Uznach-Gauen-Schännis, vaste demi-cercle d'où une artillerie assaillante peut diriger sur elle un redoutable tir concentrique. Impossible à la défense, au moins en l'état actuel de la balistique, de résister d'une manière efficace. De la plupart des points autres que l'Obere-Buchberg lui même, où l'artillerie de la défense peut prendre position, la portée est trop considérable pour obtenir un effet utile. Les troupes d'occupation de l'Obere-

Buchberg sont donc en butte à une attaque puissante, avec des moyens de résistance réduits.

Cette position offre ainsi tous les inconvénients des positions avancées dans la défensive : ses occupants sachant que leur résistance doit être passagère n'ont pas pour les soutenir l'énergie morale que procure la volonté de vaincre. La bataille débute par une retraite, circonstance démoralisante non seulement pour la partie de la garnison qui recule, mais pour la garnison entière ; elle ressent l'humiliation d'un insuccès même prévu ; et à ces inconvénients inhérents à ce genre de position s'en ajoute un autre : retraite par dessus un obstacle qui, le cas échéant, peut être difficile à franchir.

D'autre part, c'est concéder d'emblée un bien grand avantage à l'assaillant que de lui abandonner sans risques et sans lui infliger aucune perte un terrain aussi avantageux à ses entreprises futures. L'Obere-Buchberg lui fournit un masque et un abri admirables pour couvrir sa marche d'approche, organiser ses colonnes, grouper ses réserves, protéger ses chantiers de travaux techniques ; il lui offre une position rapprochée de celle de la défense pour l'établissement de ses batteries ; il permet à l'infanterie et aux troupes du génie d'arriver à une cinquantaine de mètres des avant-postes de la défense et, en se faulant dans l'angle mort de la digue nord, de garnir celle-ci sur tout son développement ; il procure enfin aux tirailleurs des positions dominantes et étagées, d'où ils sont en mesure de battre plus avantageusement la digue de la défense et la plaine qui s'étend en arrière.

Si l'on considère aussi que l'intérêt du défenseur sera généralement de tenir le plus longtemps possible et par conséquent de retarder les opérations contre sa position principale, on comprendra qu'il ne néglige pas absolument un poste avancé comme celui de l'Obere-Buchberg et cherche à le conserver dans la mesure où cela lui sera possible sans s'engager aux pires inconvénients d'une tâche aussi délicate.

Ce raisonnement fut sans doute celui du colonel de Tscharnier. En soi-même, l'effectif de trois compagnies et demie pour la défense de l'Obere-Buchberg contre un ennemi de l'importance de l'assaillant, ne pouvait paraître exagéré. Cependant, il représentait un tiers à peu près des forces très limitées de la garnison et la moitié à peu près de son infanterie. Exposer une si forte pro-

portion des combattants au danger de la démoralisation résultant d'une retraite assurée pouvait donner à réfléchir. Faut-il voir dans cette circonstance la décision qui fut prise de rompre le combat dès le premier contact?

Ce début de l'exercice n'ayant été qu'esquissé, l'intérêt se concentra sur les phases suivantes.

*
* * *

Les opérations commenceront pendant la nuit. Il s'agit, pour l'assaillant, de préparer pour le petit jour le refoulement définitif des avant-postes de la défense et le franchissement du canal. Toutefois, tandis qu'il fait encore jour, les reconnaissances sont envoyées pour déterminer les points de passages et les cheminements.

Trois points sont choisis : l'un à 1800 m. environ en amont de Giessen ; le second à 1100 m. en amont de Giessen : le troisième à 100 m. en aval de ce hameau. L'Obere-Buchberg étant en possession de l'assaillant, il est très facile d'atteindre ces trois points à couvert. Les bois, ou, à ce défaut, des vergers et des haies, permettent d'arriver sans être démasqué jusqu'au canal.

Le colonel-divisionnaire Schiess décide donc de faire marcher sa brigade en trois colonnes de forces à peu près égales. Elles seront composées de la façon suivante :

Par le pont supérieur. *Commandant*, le lieutenant-colonel commandant le 28^e régiment d'infanterie. *Troupe de feu* : 1 bataillon du rég. 28 ; *troupe de passage* : 1 bat. du rég. 28 ; *troupes techniques* : demi-bat. du génie 7 ; un tiers de l'équipage de pont. Cette colonne marchera par l'est de l'Obere-Buchberg, direction Grindbühl.

Par le pont central. *Commandant*, le lieutenant-colonel commandant le 27^e régiment d'infanterie. *Troupe de feu* : 1 bat. rég. 28 ; *troupe de passage* : 1 bat. rég. 27 ; *troupes techniques* : 1 compagnie demi-bat. du génie 6 ; un tiers de l'équipage de pont. — Deux canons de 8.4 cm. — Cette colonne marchera par Benken, direction Ziegelhütte.

Par le pont inférieur. *Commandant*, le colonel-commandant la brigade d'inf. XIV. — *Troupe de feu* : 1 bat. rég. 27 ; *troupe de passage* : 2 bat. rég. 27 ; *troupes techniques* : 1 compagnie demi-bat. du génie 6 ; un tiers de l'équipage de pont. — Deux ca-

nons de 8.4 cm. Cette colonne marchera par Benken-Giessen.

Ainsi, dans chaque colonne, un bataillon est destiné à occuper la digue pour le combat par le feu, tandis que l'autre bataillon franchira le canal sous cette protection. De ce dernier bataillon, une compagnie sera mise à la disposition de l'équipage de pont pour l'amenée des pontons.

A chaque point de passage, un espace d'une cinquantaine de mètres sera ménagé dans la ligne des tirailleurs afin de permettre la descente des pontons dans la rivière et l'embarquement.

La troupe de passage sera tenue prête derrière la digue, par groupes de vingt hommes. Aussitôt un ponton lancé, un groupe s'embarque, les pontonniers le passent, le débarquement s'effectue dans l'angle mort de la digue opposée, à l'abri de laquelle se préparera l'irruption dans les lignes des avant-postes de la défense.

L'artillerie a l'ordre d'occuper l'Obere-Buchberg et sera prête à ouvrir le feu dès la pointe du jour. Si, pendant sa marche de Gauen à l'Obere-Buchberg des croisements se produisent avec les trains de pontons, ces derniers auront le pas.

La compagnie de télégraphistes reliera le quartier général de la division qui est à Kaltbrun avec les trois colonnes.

Pendant ce temps, les sapeurs du génie organiseront la digue de la rive droite défensivement, ménageant des crénaux et préparant des sacs de sable. Ils établiront des passerelles légères destinées à être jetées d'une rive à l'autre aussitôt la digue sud aux mains de l'attaque; ils rassembleront et tiendront prêt le matériel de circonstance nécessaire pour reconstruire les ponts aux points de passage. Après ce passage, ils organiseront défensivement la digue de la rive gauche.

Ces différentes opérations se poursuivirent sans accroc. A 2 h. du matin, l'artillerie était en position sur l'Obere-Buchberg, et les troupes de feu occupaient toute la longueur de la digue, de Grindbuhl jusqu'en aval de Giessen. Pendant un court et violent combat par le feu, les troupes de passage furent portées sur la rive gauche, contraignirent les avant-postes de la défense à abandonner la digue et s'y installèrent à leur tour. Les passerelles furent alors jetées et les troupes de feu suivirent le mouvement.

Seul, l'embarquement des groupes dans les pontons laissa quelque peu à désirer. Le manque de pratique de nos fantas-

sins pour une opération de ce genre se traduit par quelque gaucherie et un peu de lenteur.

* * *

A 6 heures du matin, l'exercice fut interrompu. Après une nuit de travail et de bivouac par un temps froid, sous le brouillard et dans la plaine givrée, la troupe avait besoin de tranquillité.

Le colonel commandant la manœuvre ordonna que la suite serait reprise dès 2 heures après midi par l'artillerie ; dès 4 heures par les autres armes.

* * *

Il s'agit maintenant de préparer l'attaque de la position principale de la défense. De 2 h. à 4 h. l'artillerie assaillante marquera la phase de l'opération consacrée à affaiblir l'artillerie de la défense puis à détruire les points d'appui. A 4 heures, l'infanterie, sous la protection des batteries et aidée des troupes techniques, commencera ses cheminements d'approche.

A quelle disposition s'était arrêté le parti bleu ?

Le 7^e bataillon de carabiniers était aux avant-postes. Sous sa protection, le gros de la garnison avait été réparti dans deux sous-secteurs principaux de défense, reliés par un sous-secteur central plus faiblement occupé. Le sous-secteur de droite — redoutes d'Ussbühl et de Dunneten — et celui de gauche — redoutes d'Hirschlen et de Spettlinth — étaient défendus chacun par une compagnie du 6^e bataillon de carabiniers et un demi-bataillon du génie. Le sous-secteur du centre, à cheval sur la route Giessen-Allmeind, était défendu par une compagnie du 6^e de carabiniers. La dernière compagnie de ce bataillon constituait une réserve de secteur vers Allmeind.

L'artillerie avait été répartie comme suit :

Lienhardsberg. — 4 canons de 12 cm. Objectifs : 1. Les colonnes ennemies dès la distance de 6 km. environ, avançant par le versant Est de l'Obere-Buchberg. Extrême limite Est, Grindbühl ; 2. l'artillerie ennemie ; 3. appui de la lutte des avant-postes ; 4. les réserves ennemies.

Hausgutli. — 2 canons de 8 cm. ; 4 mortiers de 12 cm. Objectifs : Ennemi se présentant sur le front Grindbühl-Au.

Allmeind. — 4 mort. de 12 cm. Objectifs : Front Au-Ziegelhütte.

Bühl. — 4 canons de 8 cm. Object. : Front Ziegelhütte-Muchhof.

Unter Tafleten. — 4 canons de 12 cm. Objectifs : 1. l'ennemi avançant de Benken et par le versant Ouest de l'Obere-Buchberg ; 2. l'artillerie ennemie ; 3. appui des avant-postes sur l'Obere-Buchberg et le canal de la Linth ; 3. les réserves de l'ennemi.

La compagnie de télégraphistes relie le commandement du secteur avec ceux des sous-secteurs et avec un poste d'observation au Lienhardsberg.

Un projecteur a été établi à la disposition de l'artillerie à l'aile gauche, vers Bentikon. Deux autres, à la disposition du commandant du secteur ont été établis près d'Ussbühl.

Lorsque l'assaillant se fut emparé de la digue de la rive gauche, le 7^e carabiniers battit en retraite comme suit : 1 compagnie dans le sous-secteur Ussbühl-Dunneten ; 2 dans la direction de la gare de Reichenburg, 1 compagnie avec un détachement de 40 mineurs dans le sous-secteur de Hirschlen. Les diverses colonnes vinrent renforcer les garnisons des sous-secteurs dans lesquelles elles opérèrent leur retraite, à l'exception d'une compagnie qui rejoignit la réserve. Celle-ci, forte maintenant de deux compagnies, fut portée à Reichenburg.

Cependant, la direction de la manœuvre ayant déclaré la redoute de Spettlinth emportée par l'assaillant, et celui-ci l'ayant faite occuper par une compagnie, le défenseur fera une tentative pour s'en réemparer. A 9 heures du matin, ordre est donné à une batterie de mortiers qui avait été amenée à Hirschlen, d'ouvrir le feu contre l'ouvrage. Puis, quand le bombardement eut été jugé efficace, les deux compagnies de réserve, avec le détachement de mineurs, se portèrent à l'assaut. Les arbitres déclarèrent l'opération non réussie.

* * *

A la reprise de la manœuvre, le colonel-divisionnaire Schiess a disposé, en résumé, comme suit :

L'attaque continuera sur trois colonnes, correspondant aux trois ouvrages qu'il s'agit d'enlever.

La colonne de droite, dont la redoute d'Hirschlen est l'objectif, est forte d'un régiment d'infanterie, — rég. 27 — du demi-bataillon du génie 6 et de deux pièces de 8.4 cm.

La colonne du centre, — objectif, la redoute de Dunneten — est forte de deux bataillons du rég. 28, d'une compagnie de sapeurs du demi-bataillon 6 et de deux canons de 8.4 cm.

La colonne de gauche, — objectif, la redoute d'Ussbühl —

comprend un bataillon du rég. 28 et une compagnie de sapeurs du demi-bataillon 6.

A la critique, le directeur de la manœuvre a fait observer que cette répartition des forces aurait pu être remplacée par une autre tenant plus exactement compte de l'importance et de la force de l'ouvrage de Hirschlen. Peut-être eut-il convenu de retenir seulement l'attention des défenseurs des deux autres ouvrages, et de concentrer davantage les efforts et par conséquent les forces sur le point d'appui principal.

Le commandant de la colonne de droite disposa de son régiment comme suit : un bataillon fut dirigé sur le flanc droit de l'ouvrage ; un second sur le flanc gauche ; le troisième fut destiné à enlever la ligne de feu pour l'assaut.

Sur tout le front d'attaque, l'infanterie reçut l'ordre de cheminer dans le terrain à la faveur de l'ombre pour se porter jusqu'à 400 m. des ouvrages à enlever. L'attaque, à partir de cette distance aurait lieu le lendemain matin, dès la pointe du jour.

Le mouvement s'opéra par bonds et par unités ou fractions d'unités, selon les ressources du terrain, chaque subdivision en marche protégée par le tir des unités en place. Après chaque bond, — opéré de diverses façons, ou homme par homme, ou par groupes, ici au pas gymnastique, là en rampant sur le sol, — les hommes se terraient, utilisant l'outil de pionniers ou se dissimulant derrière les sacs de sable qu'avaient rempli les sapeurs.

Quant à l'assaut, il s'effectua le matin, à l'aube, après quelques bonds des tirailleurs et par l'enlèvement des lignes de feu par les réserves.

Conclusions.

Si nous résumons l'impression laissée par ces manœuvres, nous constaterons que, d'une part, on s'est attaché à appliquer avec soin les *Principes* exposés dans un précédent article ; d'autre part, que l'exercice, dans son ensemble, a été poursuivi d'une façon plus méthodique que les expériences des années passées.

Nous l'attribuons au fait que la situation initiale a été plus clairement et plus complètement posée que ce n'est trop souvent le cas et la tâche des chefs des partis mieux précisée.

Il convient, en effet, d'insister sur ce point. Il ne s'agit pas

dans des exercices de ce genre, de résoudre un problème d'opérations de manœuvre; il n'y a pas de doute sur la solution à adopter; elle est indiquée; seule l'exécution doit être étudiée et réalisée. L'assaillant est mis en présence de son objectif; son secteur d'attaque lui est imposé; il n'a pas à faire, à cet égard, œuvre de recherche et d'imagination; il n'a qu'à aller de l'avant. Sa tâche consiste à conduire un combat dans les conditions qui lui ont été fixées.

Le défenseur est placé dans une situation analogue.

Dans le cas particulier, l'assaillant avait une double étude à poursuivre: étude d'une attaque frontale et enlèvement d'ouvrages de fortification semi-permanente. A cela devait se borner son activité. Il était étroitement encadré et ne pouvait agir que dans l'ensemble dont il faisait partie. Sa seule mission en quelque sorte indépendante était la prise de possession de l'Obere-Buchberg, considérée comme une tâche préliminaire au succès de laquelle l'opération d'ensemble était subordonnée. Comme on l'a vu, cette tâche préliminaire a été beaucoup simplifiée par l'attitude du défenseur. Il ne restait donc plus qu'à s'appliquer à l'attaque frontale.

A ce propos, nous croyons utile d'ouvrir une parenthèse. On dit beaucoup que les attaques frontales sont devenues impossibles avec l'armement actuel. On invoque comme preuve à l'appui la campagne du Transvaal. Toute la tactique des Boers a consisté en l'occupation de tranchées-abris d'où leurs tireurs ouvraient le feu à longue portée déjà. Il n'en a pas fallu davantage pour briser le plus souvent l'élan des Anglais.

On invoque aussi l'attaque de la garde prussienne à Saint-Privat. L'exemple est devenu classique. Dans les critiques de nos exercices petits ou grands on l'entend continuellement rappelé, cela souvent par des officiers qui seraient fort embarrassés de raconter la bataille de Saint-Privat. Mais on leur a parlé de l'attaque de la garde dans un cours de tactique; ils répètent comme ils ont compris.

Si, réellement, il suffisait d'invoquer le souvenir d'attaques frontales manquées pour en interdire jusqu'à l'idée, il aurait fallu commencer longtemps avant Saint-Privat. La bataille de Waterloo n'a pas été autre chose qu'une attaque frontale longuement soutenue. Elle a totalement échoué. En a-t-on conclu que ce genre d'attaque était à tout jamais condamné?

Ce qu'il faut examiner, avant de conclure de façon aussi catégorique, ce sont les moyens mis en œuvre. Mieux préparée et mieux soutenue par l'entrée en ligne de l'artillerie, mieux ordonnée aussi, avec l'emploi de formations plus appropriée à l'opération, l'attaque de la garde prussienne à St-Privat aurait peut-être abouti.

Certes, mettre en présence, deux infanteries égales par les qualités morales, abriter l'une, même moins nombreuse, derrière de solides parapets, lancer l'autre à l'attaque de front à travers une plaine découverte, c'est condamner l'assaillant à un échec certain. Même à coups d'hommes il n'arrivera pas, aussi longtemps que le défenseur aura des cartouches à sa disposition. Exercer une entreprise pareille, c'est perdre son temps et donner à la troupe comme aux chefs des idées fausses. Il n'y a pas de procédés d'attaque qui parviennent à surmonter les difficultés d'une tâche pareille. Marche en ligne, en petites files indiennes, avance par bonds, infiltration dans le terrain, quoi que ce soit que l'on imagine, on aboutira à l'insuccès.

Cela ne signifie pas qu'il faille s'interdire d'exercer l'attaque frontale, mais qu'il importe de poser des conditions générales dans lesquelles cette attaque devient possible et, par conséquent son étude et son essai profitables. On peut supposer par exemple d'autres troupes, encadrant l'unité d'exercice et qui complètent le dispositif d'attaque; l'appoint d'autres armes que l'infanterie, prêtant leur concours, et dont l'intervention soit en affaiblissant l'adversaire, soit en ajoutant aux moyens de son propre parti, autorisent l'espoir de la réussite.

C'est ainsi que l'exercice de la Linth a été organisé et, dans de telles conditions, on ne peut plus prétendre que l'étude de l'attaque frontale qu'il a constitué fût du temps perdu ou fût de nature à tromper la troupe sur ses possibilités d'action.

Peut-être pourrait-on faire valoir que la proportion des effectifs d'artillerie rendait singulièrement difficile la tâche de l'artillerie assaillante. L'armement de part et d'autre était égal, et à cette égalité de forces la défense ajoutait l'avantage d'un tir très concentrique. Il n'en reste pas moins que l'organisation générale de l'exercice et son exécution méthodique lui ont donné à peu près le maximum de vraisemblance qu'il soit possible d'atteindre dans des manœuvres de paix.

Nous disons à peu près. On pourrait, en effet, s'en rapprocher

davantage encore, en mettant le commandement de la défense mieux en situation de remplir sa mission. Si nous sommes bien renseignés — et nous avons tout lieu de croire que nous le sommes — les circonstances ont été telles que le colonel de Tscharnner a dû, pour ainsi dire, improviser son commandement, ce qui est assurément contraire à la réalité quand il s'agit d'entreprendre la défense d'une position longuement fortifiée.

Jusqu'au 24 septembre, les cantonnements des secteurs de la défense ont été occupés par des troupes diverses, dont partie devaient passer à l'assaillant au début de l'exercice, et la conséquence a été qu'au moment où le commandement est entré en action, le 26, après midi, il ne lui a pas été possible de disloquer ses troupes, dont quelques-unes étaient encore fort éloignées, selon l'emploi tactique qu'il se proposait d'en faire. De même, il n'en a pas disposé aussitôt qu'il eût été désirable pour les travaux d'armement des ouvrages fortifiés. Il serait facile d'éviter ces inconvénients en désignant suffisamment à l'avance le commandement de place de tout le secteur.

Une organisation moins hâtive de la défense est nécessaire à un autre point de vue encore. L'effectif limité de la garnison oblige, pour l'occupation des divers ouvrages et sous-secteurs, à rompre les liens tactiques. Sans doute, il faut l'éviter le plus possible, mais les circonstances sont souvent les plus fortes. Les chefs n'ont donc plus sous leurs ordres leurs unités habituelles. Il faut cependant qu'ils soient mis en mesure, non seulement de veiller à l'utilisation tactique de celles qui leur sont confiées, mais à leur entretien et à leur alimentation. Le maintien de l'ordre et de la discipline ne s'accommode guère d'un partage des attributions tactiques et administratives entre deux chefs.

En un mot, il y aurait avantage à organiser la défense de telle sorte que soit le chef, soit la troupe, soient mieux en état de se familiariser avec leur rôle et avec la position qu'ils devront défendre.

Le second enseignement qu'il importait de mettre en évidence était la nécessité de la coopération des efforts pour l'enlèvement des ouvrages de la position et pour leur défense.

Leur enlèvement doit être l'œuvre de l'infanterie, qui est l'élément essentiellement actif du combat. L'infanterie doit aller occuper la position de l'adversaire, le chasser du terrain qu'il prétend conserver en son pouvoir. L'attention de tous doit donc

se concentrer sur cet unique devoir : favoriser à l'infanterie son mouvement en avant et à cet effet : renverser les obstacles matériels qui se dressent devant elle ; lui faciliter les voies d'approche ; l'aider à affaiblir son adversaire ; la protéger contre les entreprises de celui-ci.

La première de ces missions — renverser les obstacles matériels — sera l'œuvre de l'artillerie et du génie. L'artillerie d'abord, dont le tir doit ruiner les ouvrages derrière lesquels le défenseur s'abrite. C'est la destruction entreprise à longue distance, alors que l'infanterie exécute ses premiers mouvements et cherche à gagner la portée efficace de son propre tir. Le génie ensuite qui, accompagnant l'infanterie dans sa marche, se tient prêt à opérer ce que l'on pourrait appeler la destruction à distance rapprochée : combler les fossés, couper les treillis de ronces artificielles, élaguer les abatis etc. Enfin le génie secondera la tâche de l'artillerie en lui préparant les cheminements, en l'aidant, le cas échéant, à établir ses batteries, en éclairant pendant la nuit ses objectifs à l'aide des projecteurs, en reliant par le télégraphe et le téléphone ses batteries et ses postes d'observation.

C'est au génie aussi qu'appartient l'exécution de la seconde mission : faciliter les voies d'approche de l'infanterie. Il le fera en ouvrant les chemins de colonnes, en jetant des passerelles sur les canaux, en organisant le passage par bateaux, en éclairant l'avant-terrain au moyen de ses projecteurs.

L'artillerie reprend la haute main pour affaiblir l'adversaire, joignant son feu, entr'autres celui de ses pièces à tir courbe, au feu de l'infanterie elle-même. Et celle-ci trouvera encore un appoint pour l'accomplissement de cette tâche, dans la coopération des pièces mobiles qui l'accompagnent dans son mouvement.

Enfin il appartiendra encore à l'artillerie, et plus généralement au génie, de protéger l'infanterie contre les entreprises de l'ennemi. A l'artillerie, en prenant par exemple sous son feu les réserves du défenseur qui se préparent à une contre offensive ou l'exécutent. Au génie, en préparant des abris aux tirailleurs, des sacs de sable par exemple, en mettant en état de défense des points d'appui ; en fortifiant des positions de replis pour le cas d'un échec ; en retournant au contraire contre la défense les ouvrages qu'elle a dû abandonner.

De son côté, l'infanterie ne se considérera pas comme une reine des batailles indolente, toujours prête à recevoir les hommages des

autres armes ses serviteurs; elle leur fournira des secours et son appui chaque fois qu'elle le pourra. Ce sera le cas surtout lorsqu'il faudra contre-battre le feu de la défense tendant à entraver le travail du génie dans la fortification du champ de bataille; ou lorsque, comme dans le cas de la traversée d'une rivière, il faut empêcher le défenseur de s'opposer au passage par les pontonniers.

Ainsi s'exercera dans tous les actes de l'engagement, la camaraderie de combat, chaque arme s'appliquant à procurer son aide aux autres, toutes étant à l'affût de l'appui réciproque qu'elles pourraient se prêter.

Mais encore, pour que le résultat soit bon, faut-il exercer cette camaraderie de combat. Le fantassin doit apprendre la nature des secours que lui prêtera le sapeur et la façon dont il en profitera le mieux; il apprendra par exemple comment une troupe doit tirer parti de l'aide des projecteurs; comment aussi elle doit se couvrir contre les indiscretions de ceux de l'ennemi. Il apprendra quel est pour lui le moment où le tir de son artillerie lui permettra le mieux d'activer son offensive. Bref, il apprendra à coordonner ses efforts avec ceux des armes sœurs, et se rendra compte, ainsi que ses camarades, qu'une bataille n'est pas une succession d'actes séparés, chacun travaillant pour soi, mais une entreprise collective où les efforts de chacun se subordonnent à l'effort commun.

F. FEYLER, lieut.-col.

